



ACADÉMIE DES HAUTS CANTONS  
*Arts, Sciences et Belles Lettres*



*Lire...*

*Communication par Jean-Claude BRUNON*

*Vendredi 16 Mai 2008*

*à 20h30*

*(ENTRÉE LIBRE)*

*accompagnement musical*

*Mélanie ARNAL (violon) et Vincent GIRAUD (guitare)*

*et la participation de*

*Jan FAIRBAIRN-EDWARDS, créatrice de papiers d'art*

*Marc GRANIER, graveur*

*Bernard JOUANNE, artiste-peintre*

CHATEAU D'ASSAS - RUE DES BARRIS - 30120 LE VIGAN



*Séance du 16 mai 2008*

**LIRE...**

**par Jean-Claude BRUNON**

- Fauteuil XIX -

Commençons en donnant figure concrète aux propos de ce soir. Voici d'abord deux livres situés aux deux extrémités matérielles de la galaxie Gutenberg. Le premier est le *Dictionarium decem linguarum*, du moine augustin Ambrogio da Calepino, en français Calepin, dans son édition la plus complète, celle de 1593, la première datant de 1502. Encyclopédie linguistique, monument « babélien » écrivait Borgès, ce gros volume est à la mesure de la fringale de savoir universel qui a saisi la Renaissance européenne. A partir du latin, langue de communication habituelle des lettrés, il donne l'explication de chaque mot, et son équivalent en hébreu, grec, français, italien, allemand, espagnol, polonais, hongrois, et anglais. Il est destiné à être consulté à tout moment, sur tout sujet. D'où le nom de « calepin » donné aux agendas modernes, qui n'ont plus rien de son énormité.

Quelques rats bibliophages, mais en même temps bibliophiles, en ont grignoté les marges extérieures, en se gardant de toucher au texte. On pourrait souhaiter ce livre intact. Il atteindrait alors une valeur marchande considérable. On peut le préférer tel quel, portant les outrages du temps, mais aussi d'intéressantes marques de possession et d'utilisation. Un érudit de la fin du 16<sup>e</sup> ou du début du 17<sup>e</sup>s y a laissé son *ex libris* manuscrit avec sa devise « *Spes mea Christus* » "Mon espoir c'est le Christ" ; il a noté le prix d'achat (10 livres), et oublié à l'intérieur quelques feuillets de la *Grammaire hébraïque* de Jean Mercier, professeur au Collège des Lecteurs royaux (le futur Collège de France) en 1546.

Le second ouvrage n'est là qu'à titre de limite, bien que son contenu ne soit pas indifférent, et qu'il ait lui aussi valeur symbolique : c'est la *Déclaration universelle des droits de l'homme*, éditée par Amnesty international en 1991. Il représente un autre mode de lecture, qu'on pourrait dire « instrumental », celui du microfilm ou de l'écran d'ordinateur, qui demande l'appoint d'un outil extérieur. Il est préférable, pour lire commodément ce minuscule, de se munir de fortes lunettes voire d'une loupe.

Entre le gros *Calepin* et la minuscule *Déclaration* est placée l'une des vedettes de la lecture actuelle, *Millenium 1. La Consolante* d'Anna Gavalda aurait aussi bien pu figurer à cette place. Vedette elle aussi, même format, même souci de répondre aux préoccupations supposées des lecteurs d'aujourd'hui.

Les « journées du livre » en ce moment au Vigan invitent à une réflexion sur la lecture. Mais que peut-on dire, qui ne l'ait déjà été ? Aristote savait distinguer dans sa *Poétique* trois modes de jouissance chez un lecteur. La « poiesis » est réservée au créateur, quand il contemple son œuvre. L'« aisthesis » est le



plaisir sensuel éprouvé devant les bonheurs d'expression d'un auteur capable de reproduire à la perfection un univers que le lecteur sait reconnaître (« anamnésis »).

La « catharsis » est la libération de soi en vivant dans l'imaginaire les amours et les heurs ou malheurs d'autrui. Augustin, vers la fin du 4<sup>e</sup> siècle, au dixième livre de ses *Confessions*, distingue à son tour, dans la jouissance esthétique, « voluptas » et « curiositas », plaisir des sens et attrait du nouveau, fut-il horrible. Plus tard encore, la scolastique médiévale a su déceler, dans le processus de la signification, l'intervention simultanée de la dénotation (le sens propre d'un mot) et de la connotation (les sens figurés ou évoqués par association de ce même mot). Bernard de Clairvaux propose, pour les textes sacrés, quatre visées de lecture: littérale, symbolique, anagogique, mystique. A « l'âge d'or de la rhétorique » ont été plus finement disséqués que jamais les mécanismes de production et de perception du discours : métaphore et métonymie, catachrèse, oxymore et bien d'autres. La réflexion, en somme, n'a jamais cessé. Elle s'est même intensifiée chez les exégètes modernes de toutes disciplines, de Jakobson à Greimas, de Barthes à Ricœur, de Genette à Jauss, de Borgès à Umberto Eco et maint autre. De nouveaux concepts sont apparus : mimèse, et diégèse, horizon d'attente, œuvre ouverte. Bref, toute une taxinomie nouvelle s'est déployée autour de l'écriture et de la lecture. L'utilité scientifique n'en est pas douteuse. Mais disséquer un papillon n'augmente guère la jouissance qu'on peut éprouver à suivre son vol multicolore. C'est par la faim qu'on va vers la nourriture ; la diététique ne vient qu'après, s'il le faut. C'est aussi par la soif de lire, d'échapper à « l'ennui, fruit de la morne incuriosité » évoqué par Baudelaire, qu'on recherche le plaisir de lire. Encore faut-il en avoir le temps.

## LIRE aujourd'hui

A entendre certains esprits chagrins, le Moloch de la civilisation moderne ne laisserait plus le temps de lire pour le plaisir. On sait par cœur la formule médiatisée à souhait : « métro, boulot... » Vieille rengaine, déjà familière aux satiriques latins, reprise au grand siècle par les Boileau et les La Bruyère. Le Ragueneau du *Cyrano* de Rostand enveloppe ses pâtés dans ses poèmes, en espérant qu'ainsi ils auront une chance d'être lus ; pittoresque image, historiquement vraisemblable.

Il est de fait que le découpage du temps n'est plus aujourd'hui celui de la Rome impériale : *otium*, *negotium*. *Otium*, partie positive, temps du loisir, servant aux divertissements de tout genre, et surtout au *studium*, à l'étude par la lecture. C'est la « molle oisiveté » que Montaigne dans sa librairie emploiera à consulter son Plutarque ou son Tacite, et à faire, à partir de ses réflexions de lecteur, les *Essais*. Moment positif, fâcheusement interrompu chez les patriciens romains par le temps vu en négatif du *negotium* c'est à dire du *business*, autrement dit de la privation de loisir.

Cet emploi du temps raisonnable est remplacé de nos jours par une cadence implacable où le *negotium* l'emporte largement, tandis que le peu d'*otium* restant se passe, dit-on, à s'« enrichir l'esprit » devant les matches de foot et autres jeux du cirque en version moderne.

Pourtant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que dès le petit matin, dans ces mêmes grandes villes, les piles de journaux gratuits, qui ne sont pas sans contenu culturel, disparaissent des présentoirs et passent aux mains de jeunes gens qui pour les lire, rempochent leurs portables. On croit constater aussi une dilatation progressive de la galaxie Gutenberg. Chaque jour paraissent quantité de titres nouveaux, tandis



que les anciens sont réédités en collections de poche, proposés même en libre service dans les Maisons de la presse et les supermarchés. Au total, environ 80.000 publications en France chaque année. Le chiffre surprend.

Plus surprenant encore, les ouvrages qui figurent en tête des ventes ces dernières semaines, à en croire les relevés d'Ipsos, sont de vrais mastodontes. Pour le nombre de pages, ils n'ont rien à envier aux grands romans baroques, romantiques, ou fin de siècle, tels que l'*Astrée*, *Les Misérables* ou *La porteuse de pain*. *Millenium 1*, *L'Homme qui n'aimait pas les femmes* s'étend sur 575 pages ; et il est suivi de *Millenium 2* et de *Millenium 3* ! Autre tête de ventes, le dernier Anna Gavalda, *La Consolante* compte 657 pages. Les 7 volumes de la saga d'Harry Potter (657 pages là aussi au tome 7) ont été dévorés par de jeunes lecteurs présumés rebelles à la lecture et en grand danger d'illettrisme galopant. Décidément, d'autrefois à aujourd'hui, la capacité de lire ne paraît pas avoir diminué.

Sentiment renforcé, si l'on songe que *La Consolante* ou les *Millenium* sont assésés et absorbés d'un seul coup, alors que la publication des romans-fleuve Louis XIII s'est étalée sur 20 ans dans le cas de l'*Astrée*, 18 ans pour *Polexandre*, 12 ans pour la *Cléopâtre*. Les romans romantiques, ont été publiés le plus souvent d'abord par feuillets de quelques pages. Les romans populaires qui, comme le mélodrame, ont fait pleurer Margot, étaient distillés par livraisons chaque semaine de quatre feuilles à 20 centimes. Les « servantes au grand cœur » de Baudelaire pouvaient acquérir cette provende sentimentale aux dépens de leurs petites économies.

A ceux qui ne veulent pas s'encombrer de livres, les médiathèques, de plus en plus nombreuses et de mieux en mieux équipées, comme celle qui nous accueille ici même, procurent une facilité de lire sans commune mesure avec ce qu'offraient aux siècles passés les Cabinets de lecture. Un peu partout, comme ces jours-ci au Vigan, Foires et Journées du Livre établissent entre écrivains, libraires et lecteurs une communication nouvelle, qui ne peut que favoriser la lecture. Peut-on se plaindre alors d'un déclin de la lecture?

## **LIRE selon Rabelais**

Au printemps de la Renaissance, dans l'enivrement de l'imprimerie triomphante, François Rabelais a été et demeure l'un des meilleurs analystes de la lecture, et son apologiste le plus fervent. Qu'est-ce que lire selon Rabelais, si ce n'est boire le vin divin du livre? C'est aux « Beuveurs très illustres » qu'il s'adresse d'entrée de jeu et tout au long de ses 5 livres. A la fin du pèlerinage de Pantagruel en quête du maître-mot qui pourra changer sa vie, que trouve-t-on ? La dive bouteille et le mot "Bois!" : "Trinch !" Il n'y a que la lecture pour éteindre la soif humaine de connaissance. Lire comme rire, il le dit bien, est le propre de l'homme. Ce n'est pas pour la simple assonance qu'il accouple lire et rire. Ses livres rient et savent rire des livres à l'occasion, dans l'ébouriffant catalogue de la Bibliothèque de Saint Victor où il introduit perfidement, à côté de la *Braguette du droit*, et des *Barbouillamenta Scoti*, le très délectable traité *Des pois au lard cum commento* (en édition critique). Mais il faudrait tout citer dans cette liste savoureuse, pleine d'allusions parfois cruelles et de jeux sur les mots.

Ailleurs, en deux comparaisons et un apologue fantastique, Rabelais a tout dit ou presque sur les servitudes et les profits de la lecture. Lire, c'est à la façon du chien affamé, rompre un os pour en atteindre et déguster la moelle. C'est n'être pas rebuté par l'étrangeté d'un flacon à onguent, et l'ouvrir pour en respirer



le parfum suave. C'est surtout assister au dégel du langage avec Pantagruel, aux confins de la mer de glace. L'épisode est bien connu: sur la mer glaciale, une rumeur de voix se fait entendre, que Pantagruel, le plus cultivé des navigateurs, perçoit le premier, sans voir personne. Ce sont des paroles émises naguère qui ont gelé dans l'air glacé: « La rigueur de l'hiver passée, elles fondent et se font entendre ». Bientôt elles viennent s'abattre sur le tillac en dragées perlées de toutes les couleurs de l'héraldique : « mots de gueule, mots de sinople, mots d'azur, mots de sable, mots dorés ». « Plût à Dieu, s'écrie alors Panurge, qu'ici, sans aller plus avant, j'eusse le mot de la Dive Bouteille ». Il l'a déjà, sans le comprendre, et le lecteur aussi. Après cet épisode fantastique, on sait que lire met en jeu tout l'homme, et tous ses sens : goût de la substantifique moelle, parfum de l'onguent libéré de sa boîte, toucher du grêlon des mots fondant entre les mains, chatolement coloré et vacarme des paroles que le lecteur dégèle.

### **Mais encore, qu'est-ce que LIRE ?**

Un acte que l'habitude a rendu aussi inconscient qu'un réflexe. Toujours et partout nous lisons tout ce qui tombe sous le regard, depuis les noms des rues et des magasins jusqu'aux messages inscrits sur l'écran de l'ordinateur. Quand la chose devient impossible, par exemple devant un texte en caractères arabes, ou chinois, alors seulement nous prenons conscience que lire c'est avoir appris à lire. Point de départ obligé, et pourtant le plus souvent négligé par les exégètes de la lecture autant que par les écrivains eux-mêmes, voire par ceux qui se sont institués en éducateurs. Les premiers ne s'intéressent au livre qu'à partir du moment où il est installé et classé *in bibliotheca*. Les seconds sont plus soucieux de se relire eux-mêmes, en se contemplant au miroir de leurs prouesses d'écriture, dans une jouissance qu'Aristote aurait dite « poiétique ». Tel Giono dans l'admirable et étonnant *Noé*. Parmi les éducateurs enfin on découvre chez Rabelais que sous la férule de Maître Thubal Holopherne, le jeune Gargantua passe sans transition de sa mirifique invention du torche-cul à la « récitation de sa charte par cœur et au rebours ». Certes, voilà une jolie manière d'apprendre l'alphabet. On n'en saura pas davantage.

De tous, c'est Rousseau qui évacue le problème de la façon la plus radicale. Il ôte des mains de son Emile [...] les instruments de la plus grande misère, savoir les livres [...] la lecture étant le plus grand fléau de l'enfance. Orphelin de naissance, le malheureux Jean-Jacques refuse à son Emile un plaisir qu'il n'a pas connu lui-même. Celui des lectures du soir au pied d'un lit d'enfant par une voix très chère. Il n'est pas entré dans le monde des livres par le merveilleux chemin des contes - Perrault, Madame d'Aulnoy, les *Mille et une nuits* avec Aladin et Simbad... Pour un enfant de notre siècle, auront pu s'y ajouter plus tard *Le petit Prince*, Nils Holgersson, *Le Livre de la Jungle*, *L'île au trésor* et tant d'autres. L'édition des livres pour enfants est de nos jours florissante. Sur un tel fond d'aventure et de merveilleux, la conquête de la lecture apparaît comme la prise de possession des clefs d'un monde magique : celui de *L'île mystérieuse* et du *Voyage au centre de la terre*, ou comme pour le jeune Sartre celui de Zévaco et du cycle des Pardaillan, ou encore comme pour Umberto Eco celui de Mandrake et du Fantôme ; pour d'autres celui des BD et des Mangas.

Une romancière contemporaine, Anne-Marie Garat, affirme que les enfants peuvent aller sans dommage bien au-delà:

Il faut laisser les enfants lire des livres illisibles à eux. Il faut qu'ils tombent dans l'ennui d'un été de guerre ou de vacances pour que l'abordage brutal des mots les bouleverse d'une absence, d'une plénitude obscures. Quelle opération mentale assortit aux mots le chiffre du monde, celui du cœur et du corps, de l'esprit? Pour déchiffrer, il faut qu'il y ait du



chiffre, du secret, de l'opacité, des résistances occultes. Il faut laisser les enfants tomber dans ce qui ne les regarde pas, pour que cela les regarde. Il faut qu'ils ouvrent des livres qui ne sont pas écrits pour eux, et qu'ils passent les pages illisibles, en diagonale, à l'aventure, au petit bonheur la chance. Les laisser s'égarer, traverser des pans entiers de désert sans carte, mal lire. Bout à bout anachronique, éclectique, hasardeux, on ne sait où ni quand les épiphanies adviennent, quand s'ouvrent à eux les portes de l'imaginaire qui illumine leur vie<sup>1</sup>.

L'apprentissage de la lecture inaugure en effet dès l'enfance une initiation capitale. Chaque lettre déchiffrée à son tour est à la fois dessin, musique, image évoquée et geste de prononciation. Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, tout lecteur se comporte en amateur de dessin, en exécutant de symphonie, en mime et en créateur d'images. Dessin précis (la typographie est incontournable), mais musique aux intonations diverses : à chacun son interprétation, son accent intérieur, son souffle particulier et ses prédilections d'insistance sur tel ou tel mot. Gestuelle à peine esquissée ou plus appuyée selon l'humeur du lecteur et la qualité du texte lu. Image multiple, et floue, comme la fleur de Mallarmé : Je dis : une fleur! et [...] musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets. La Rose très ancienne de Bernard de Morlaix, toujours présente par son seul nom, continue d'exhaler son immatériel parfum quand se lit transcrite par Umberto Eco, la presque intraduisible formule du XIIe siècle: *Stat Rosa pristina nomine, nomina nuda tenemus*. Essayons pourtant de traduire: « Par son nom la rose d'antan subsiste, mais dans nos mains, ce ne sont que des noms ». Ainsi, à la faveur notamment de termes abstraits ou génériques, une marge d'interprétation s'ouvre toute grande au lecteur, invité à devenir co-créateur de l'écriture...

## Lectures

D'évidence, une même lecture ne peut s'appliquer uniformément à tous les genres de textes. Je n'imagine pas pour ma part, écrit Julien Gracq, qu'on ne puisse jamais lire un poème comme on lit un essai ou un récit historique, c'est à dire comme une suite de signes abstraits qui se résoudraient intégralement dans l'intelligibilité. Récit historique, essai ou bien poème ? Entre eux il y a le roman, le conte, la nouvelle, etc. Ce ne sont donc que deux pôles de l'écriture, auxquels correspondent deux pôles de la lecture, tendances et non catégories closes. D'une part il y a souci d'objectivité, pour répondre à un besoin d'information. De l'autre, il y a élan vers la subjectivité pour proposer du nouveau, avec des mots anciens, ou s'il le faut même, inventés. L'art et la poésie, dit Pierre Reverdy, sont là pour créer avec la nature ce que la nature ne fait pas. La poésie est dans ce qui n'est pas ; elle est dans ce qui devrait être et que nous voudrions qui fût.

Gardons-nous toutefois des dichotomies artificielles. Le plus sec des historiens ou des essayistes a sa façon propre d'exposer les faits ou d'enchaîner les idées. A plus forte raison des mémorialistes comme Saint-Simon, comme le Rousseau des *Confessions*, le Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-tombe*, ou le Hugo de *Choses vues*, des moralistes tels que Montaigne, La Bruyère ou Camus. On connaît le mot de Pascal « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau, la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux ». Poètes et romanciers jouent de toutes les manipulations du langage, pour sonder les profondeurs de l'être-au-monde et de l'être-à-soi.

---

<sup>1</sup> Anne-Marie GARAT, *L'enfant des ténèbres*, Actes sud, 2008 p.612.



Ainsi Flaubert, ouvrier du verbe s'il en fut, dans *L'Education sentimentale*, pour montrer le fossé d'incompatibilité qui sépare, au cœur même d'un appétit comblé, le sentimental Frédéric et la popote Rosanette, les introduit dans le grandiose salon de musique au château de Fontainebleau. Il compose alors, sur 24 lignes d'imprimerie à lire de rang, une de plus longues séquences de phrases dans la prose française. Or tout est dit dès les trois premiers mots: « Ils furent éblouis » ; mais il faut la pesanteur du paragraphe qui suit pour traduire l'écrasement moral de Frédéric et la vacuité de Rosanette. Ils sont tous deux inexistant face à la splendeur du salon, lentement déployée en minutieuse description. Il faut encore une rupture de construction au beau milieu de la seconde phrase pour faire lire l'entière déconnexion entre les deux spectateurs et le spectacle qui paraît à leurs yeux « éblouis ». La prouesse de style ne s'arrête pas là. Pour pallier la « concupiscence rétrospective et inexprimable" qui s'est emparée de lui à la vue des nudités Henri II, Frédéric cherche en vain à transférer son désir vers sa compagne. L'écriture se fait alors hachée, en diminuendo, pour s'éteindre dans le silence : « Elle eut un petit ah. Ce fut tout ». Ce qui aurait pu être une communion partagée de l'art bellifontain, aboutit à une radicale séparation ; élan brisé dont le lecteur éprouve par la forme de l'écriture toute la déception.

Ces lignes inspirées restent sages, dans leur respect du vocabulaire et la mise en page de l'écriture. D'autres créateurs s'avancent beaucoup plus loin dans l'invention, jusqu'à dynamiter la typographie et le lexique. Il faut bien alors que le lecteur les suive. Ainsi, à l'âge baroque, Angot de l'Eperonnière inscrit des poèmes dans la forme graphique d'une triple feuille de laurier ou d'une guitare. Trois siècles après, Apollinaire renouvelle la prouesse dans ses *Calligrammes*. Le poème se fait alors mandoline, œillet, bambou, ou se déploie en jet d'eau.

Autre jeu, purement verbal celui-là. Au Siècle des Lumières, les anagrammes satiriques se multiplient. Exemple : Crébillon fils en 1748 persifle le libertinage du roi dans Les amours de Zéokinizul, roi des Kofirans, traduit de l'arabe du voyageur Krinelbol. Sous le masque transparent des anagrammes, on reconnaît sans peine Louis XV en Zeokinizul, les François en Kofirans, et Crébillon lui-même en Krinelbol. Deux ans plus tard, dans un ouvrage d'une tout autre portée, en faveur de l'Edit de Nantes, La Beaumelle plagie ostensiblement le titre de son confrère dans L'Asiatique tolérant, traité à l'usage de Zéokinizul, Roi des Kofirans surnommé le Chéri. Ouvrage traduit de l'arabe du Voyageur Békrinol. Le lecteur décrypte aisément.

En revanche, aucun retour possible au langage ordinaire à partir des vocables qu'invente à plaisir Michaux dans son *Voyage en grande Garabagne*, où il traverse les pays des Emanglons, Orbus, Ecoravettes, Garinavets, Ourgouilles, Halalas, Hivinizikis, et bien d'autres, dont le nom ne figure sur aucune carte. Pas de doute cependant sur la signification des vocables. Le contexte l'explique en décrivant avec détails les mœurs de chacun de ces peuples étranges.

### Comment LIRE, et pourquoi LIRE ?

Les deux questions n'en font qu'une, et tout dépend d'un partage du temps « à la romaine » auquel nous avons fait allusion en commençant. Du *negotium* relève la lecture de travail, rapide et cursive, convenable à « *L'homme pressé* » de Paul Morand. L'objet de la recherche, un mot, un concept, une citation, seront visualisés par le lecteur et vite repérés dans le survol du texte. Ce *modus operandi* qu'on pourrait appeler « photographique » est aujourd'hui relayé par la fonction « recherche » de nos ordinateurs.



Il faudra un peu plus de temps pour une lecture « en diagonale » visant à retrouver un sujet précis dans un ensemble moins essentiel. Là encore l'électronique vient apporter son concours par l'entremise d'Internet, de ses interconnexions, et de ses ressources presque illimitées. Une lecture plus suivie s'impose en revanche, si l'on veut prendre la mesure du déploiement d'une théorie, déceler l'architecture d'un discours, le montage d'une intrigue, ou l'évolution d'un personnage.

La lecture approfondie est plutôt du côté de l'*otium*. Elle exige le loisir d'un Montaigne. Elle impose d'accepter ce que « L'Homme pressé » refuse : perdre son temps. Mais ce temps perdu, par la subtile alchimie de la lecture, se transmue en plaisir et en profits intimes dont on ne saurait mesurer l'importance. Bref, en temps retrouvé et multiplié. Lire ainsi, c'est pénétrer dans l'univers de tous les possibles, des prouesses, des voyages les plus extraordinaires au fil de l'imagination. C'est remonter le cours du temps, ou tout simplement échapper aux ennuis d'un présent trop sombre. Vivre d'autres vies, d'autres amours, usurper toutes les identités, au risque de se perdre. Ou bien, tout simplement, c'est s'abandonner à ce que Roland Barthes appelle le « Plaisir du texte ». S'attarder en laissant se déployer la saveur des mots dans les connotations, les rapprochements, les échos renvoyés d'un livre sur un autre, méditer sur une vision inattendue ou familière des choses de la vie. Ainsi lisait Montaigne, qui jugeait ce « commerce », cette fréquentation des livres préférable même à la conversation des hommes et des femmes de son temps.

Et voici que s'ouvre devant le lecteur la grille du jardin de Claudine. Angelo le hussard trébuche en compagnie de son chat sur les toits de Manosque. Ulysse vogue, à jamais nostalgique du chant des Sirènes. Arthur Rimbaud mouille ses pieds dans la rosée de l'aube d'été. Scarlett O'Hara rejoint William Faulkner sous les arbres moussus du Sud. Les martinets poussent leurs cris aigus autour du clocher de Combray. Madame de Clèves se retourne pour voir « celui qui vient », l'amant qu'elle ne saura pas aimer. Astrée en pleurs cherche Céladon sur les bords du Lignon. Roland, brisé par sa défaite, à moins que ce ne soit par l'infidélité d'Angélique, s'acharne contre un rocher. César, inconscient de l'approche des Ides de Mars, s'occupe à édifier sa propre statue aux dépens des Gaulois. Le prince André demeure étendu face au ciel sur un champ de bataille. Frodon et son fidèle Sam n'atteindront peut-être jamais le Mordor... La Bibliothèque de Babel s'ouvre sur l'infini.

C'est pourquoi, prends garde, lecteur. Quand tu auras lu, tu ne seras plus le même. Ne te laisse pas capturer par les sortilèges du livre, comme un nouveau Merlin victime d'une autre Viviane. La Bibliothèque de Babel ne doit pas être pour toi le Val sans retour. Souviens-toi du conseil d'André Gide, dans l'envoi des *Nourritures terrestres* à son lecteur idéal : « Nathanaël, jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures en face de la vie. Cherche la tienne ».